DÉBATS ET COMBATS

Une épistémologie de transition : Paul Veyne

Raymond Aron ne s'y est pas trompé : le David aixois se bat contre « les querelles de sectes, de modes parisiennes » [1]. Paul Veyne a levé le drapeau de la Provence [2]. Son épistémologie est d'abord un Cheval de Troie d'où sortent 350 pages de pamphlet qui pourraient s'intituler : « Décoloniser l'histoire » [3]. Cette irruption provençale en suit d'autres, également venues d'Aix-en-Provence : les analyses ironiques de Mounin sur le style de Lacan, sur les tours de la sémiologie parisienne et sur les « prêt-à-porter », bientôt « prêt-à-jeter », des modes successives que la province considère de ses hauteurs [4] ; l'amusante satire de Barthes par Molino [5], etc. Les mêmes amis ou presque — Granger, Molino, etc. — se retrouvent derrière le livre de Veyne [6] pour faire leur fête aux orthodoxies patronales de la capitale.

Certes, le jeu de massacre sent le pastis. Une atmosphère jubilatoire règne dans la conversation qui associe la profusion des idées et des lectures à la promptitude exacte des critiques. Et si vous n'avez pas le temps de lire tout, préférez les notes : on s'amuse beaucoup dans les caves de Veyne.

Mais ce manifeste parle d'une province qui se veut *différente*. Un vent de liberté arrive du Sud, qui a « ému » bien des chercheurs pris dans les orthodoxies

---

1. R. ARON, « Comment l'historien écrit l'épistémologie », *Annales E.S.C.*, 1971, n° 6, p. 1320.
2. Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971, 350 p.
3. C'est le titre-programme de l'article d'André LARZAC en faveur d'une histoire autonome, « Décoloniser l'histoire occitane », *Les Temps modernes*, novembre 1971, pp. 675-695.
4. Georges MOUNIN, surtout : « Quelques traits du style de Jacques Lacan » et « La sémiologie de Roland Barthes », articles repris dans *Introduction à la sémiologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1970, pp. 181-197.
5. J. MOLINO, « La méthode critique de Roland Barthes », *La Linguistique*, 1969, n° 2.
6. VEYNE, p. 10, note 1. Le nom de l'auteur, suivi de l'indication de la page, renvoie à *Comment on écrit l'histoire*.

imposées des années durant (dix ans, quinze ans de thèse) par la centralisation universitaire [7]. Il y a là aussi un signe supplémentaire de l'évolution qui s'opère en des provinces vouées longtemps à être conformes, et qui dépasse évidemment les institutions universitaires. Tandis que la capitale s'enfonce et se fragmente comme noyée dans sa propre masse, les marches de son empire intellectuel s'émancipent. Messieurs, on tire déjà sur Paris. Faut-il en avertir les princes, en leur affirmant que ce n'est pas une révolution ?

Une rhétorique de l'érudition ?

Puisque la capitale est « structuraliste », Veyne sera antistructuraliste. Puisqu'elle pratique l'histoire quantitative ou que l'analyse formelle y prospère, il sera « contre » [8]. Mais c'est une guerre de maquis. Il n'ordonne pas son « épistémologie » en un corps constitué. Il suit ses adversaires successifs sur leur terrain. Il bat la campagne, semble-t-il. On croirait même qu'il batifole. Mais, à chaque page, un auteur tombe dans ses caves : en un tour de main, il est « rectifié », atteint à l'endroit précis de sa fragilité. Les notes de Veyne sont bourrées de morts glorieux, couchés là après le combat. On y enterre beaucoup, et avec brio.

L'érudition est aussi inlassable que le goût de la démystification. Ce chasseur d'orthodoxies est imbattable. Il fait briller les références et les citations. Il jongle avec les bibliographies. Il a tout lu, ou presque, et il n'en cache rien. Sa culture livresque est éblouissante. Il circule, alerte, dans toutes les sortes de littératures scientifiques. Il cite la bonne page. Il épingle l'aveu caché au détour d'une analyse. Il extrait de cette masse la théorie pertinente, ou bien la phrase où un auteur se trahit. Il sait de surcroît découper au cristal, sur la vitre d'un style transparent, la silhouette d'une pensée, sa rigueur ou ses défauts.

Malgré tout, cette ubiquïté même éveille le soupçon. Dans le champ textuel où il circule, ses positions différentes s'imbriquent, ses lectures s'empilent. Mais lui-même, où est-il ? Il semble n'être *jamais là*. Sa mobilité a la figure d'un non-lieu. Elle cache le lieu d'où l'auteur parle et dont s'autorise son discours. Elle n'avoue pas la pratique sur laquelle ce discours s'articule, qui est au fond une pratique *littéraire*. Le jeu brillant qui règle la combinaison de tant d'auteurs se déroule sur la surface plane et indéfinie du texte sur lequel il réduit, transforme et organise les « pré-textes » que forment pour lui toutes ses lectures. Sous ce biais, cette œuvre mobile se rattache à une forme typique de la littérature universitaire. Elle appartient à une rhétorique de l'érudition.

---

7. Cf. par exemple Terry N. et Priscilla P. Clark, « Le Patron et son cercle : clef de l'Université française », *Revue française de sociologie*, 12, 1971, pp. 19-39.
8. R. Aron écrit justement « P. Veyne pense d'abord et avant tout *contre* » (*op. cit.*, p. 321).

Mais elle a pour objectif et pour intérêt de soutenir que l'historiographie ne peut être qu'une rhétorique de la curiosité. Ce livre se définit donc par la connexion et la tension entre une rhétorique de l'érudition et celle du plaisir. Et s'il est chargé, parfois jusqu'à la saturation, par la répétition (à certains égards sadienne) du plaisir indéfini de savoir et de dire, c'est par la nécessité même de son propos explicite. Car les considérations concernant l' « objectivité » ou la « subjectivité » de l'histoire sont en elles-mêmes annexes et superfétatoires, je crois, sinon au titre de leur enrôlement dans une thèse plus fondamentale : pour Veyne, l'historiographie se trouve ramenée, en fait de cohérence, aux règles d'un genre littéraire et, en fait de référent, au plaisir du chercheur. En somme, c'est le texte d'un désir.

Les reliques d'une épistémologie passée

Là est la nouveauté du livre. Mais avant d'en mesurer l'importance, il faut considérer un moment l'échafaudage composé avec les restes d'une épistémologie où je verrais volontiers un aspect de canular et de galéjade ; et, par bonheur, il est possible de croire que l'auteur partage cette opinion.

Un critère tout externe s'impose d'abord. Comment pourrait-il s'agir d'histoire dans un ouvrage d'où les grandes œuvres de l'historiographie française sont effleurées : ni Braudel, ni Labrousse, ni Le Roy Ladurie, ni Meuvret, ni Vernant, ni Vilar ne donnent lieu à une analyse des méthodes ou des pratiques — et je ne cite que les premiers noms qui me viennent. Il y en a bien d'autres, à peine côtoyés. Serait-ce que l'élimination vise les orthodoxies ? Mais Baehrel, Ariès, etc., ne reçoivent pas un meilleur traitement. De quoi parle donc l'auteur s'il tient pour négligeables les historiens majeurs de ce temps; s'il n'articule pas une épistémologie sur l'examen de leurs techniques et de leurs procédures effectives ; si, par une défiance excessive à l'égard des « pièges » de l'institution [9], il refuse de se situer par rapport aux institutions du savoir (universitaires et scientifiques) dont il fait pourtant partie et qui constituent le lieu d'où il parle ? Quoi d'étonnant, après cela, qu'il ne reste de l'histoire qu'une littérature parlant d'objets passés ? De la logique investie dans les appareils et les opérations qui produisent l'historiographie, rien n'a été retenu.

Par contre, les combats ou les éloges de Veyne vont souvent à des « anciens » déjà cent fois étudiés : Taine, Seignobos, Marc Bloch, Toynbee, Pirenne, etc. On le croirait parfois nonagénaire. Je disais qu'il y a beaucoup de cadavres dans les notes de cette épistémologie. Mais ce sont de vieux morts. Fallait-il se donner tant de mal pour les retuer ou pour les exhumer un instant ?

Un certain nombre des auteurs américains dont Veyne fait briller un moment les lueurs exotiques ne sont pas plus frais. Ainsi, il loue, cite et décore Arthur C. Danto, saturé d'une « philosophie analytique » qui depuis qua-

9. Cf. VEYNE, p. 243.

rante ans a vieilli sous le harnais des universités U.S.A. [10] ; ou bien Ludwig von Mises, qui martèle des vérités de bon sens avec une philosophie libérale antimarxiste acharnée à faire des « idées » la donnée ultime de l'histoire, et de l' « individu » le critère et objet dernier du jugement historiographique [11]. Par contre, peu de choses, ou rien, sur L. C. Brinton, P. Miller, R. R. Palmer, etc., pour ne pas parler des plus grands parmi les anciens, Beard, Parrington, etc., ou des plus récents, J. Demos, P. Greven, D. R. Kelley, S. Lind, R. Middlekauff, S. Thernstrom, etc. Sur les historiologues, la documentation est très riche ; mais sur les historiens, faible. Je garde l'impression désagréable que Veyne se paie ma tête et que parfois il nous jette de la poudre aux yeux — une poudre d'or, il est vrai.

Il en impose pourtant, par sa phrase qui coupe et qui tranche. Elle s'organise en chicanes qui créent des voies obligées, sur le mode : « ça n'existe pas » (« il n'y a pas... »), ou sur le mode « il n'y a que » [12] — formes clôturantes qui ne laissent qu'une issue. Le lecteur est impressionné par ces guillotines. Déjà il se rebelle, ou il tend le cou. Peut-être est-ce là réaction de Parisien, qui oublie comment le langage se cuisine à la provençale, avec piments et sauces fortes.

Mais les rôles s'inversent lorsque, sans rire, Paul Veyne exhume d'Aristote son épistémologie sublunaire, ou bien lorsqu'il nous tient et répète sur la science, ou sur les « faits », des propositions devenues incroyables. « La physique, écrit-il, est un corps de lois et l'histoire est un corps de faits » [13]. Il y a trois quarts de siècle que les physiciens ne reçoivent plus la conception de la loi qui leur est ici prêtée, et qu'ils ne se réfèrent plus « au monde de la science qui ne connaît que des lois » [14].

Quant aux « faits » dont Veyne déclare « se contenter » comme historien, ils sont tout juste le produit de l'empirisme dont il se prévaut lorsque, dès la

10. *Analytical Philosophy of History*, Cambridge University Press, 1965.

11. *Theory and History. An Interpretation of Social and Economic Evolution*, Yale University Press, 1957. Von Mises ne se contente pas de rappeler quelques vérités premières ; il ouvre sur les rapports de l'histoire à la praxéologie des perspectives intéressantes bien qu'un peu idéalistes (l'analyse des actions passées doit permettre de connaître les actions futures des autres ; Von MISES, *op. cit.*, pp. 309 ss.).

12. Exemples de formules en « ça n'existe pas » : « La méthode historique... n'existe pas » (p. 23) ; « il n'existe pas de connaissance historique ou historienne » (p. 89) ; « il n'existe pas d'explication historique au sens scientifique du mot » (p. 112) ; « l'histoire n'a pas de grandes lignes » (p. 130) ; « les grands historiens n'ont pas d'idées » (p. 134) ; « il n'existe point non plus de forces de production, il existe seulement des hommes qui produisent » (p. 138) ; « il n'existe pas de lois de l'histoire » (p. 299) ; « la sociologie est sans objet » (p. 318) ; etc.

Exemples de formules en « il n'y a que » : « il n'existe que des histoires *de* » (p. 38) ; « il n'existe que du déterminé » (p. 102) ; « l'histoire... ne présente que des difficultés de détail » (p. 132) ; « il n'existe que du corporel, choses ou gens, du concret, de l'individuel et du déterminé » (p. 138) ; « Les concepts historiques appartiennent exclusivement au sens commun » (p. 161) ; « la société française de 1936 n'a de réalité que nominale » (p. 320) ; etc.

Il faudrait ajouter bien d'autres formules de clôture, celles, par exemple, qui obéissent au type « Voilà pourquoi » (cf. p. 301).

13. VEYNE, p. 21. L'aphorisme plaît à Veyne, qui le reprend plusieurs fois dans son article « Contestation de la sociologie », *Diogène*, 1971, nº 75, pp. 5, 9, etc.

14. VEYNE, p. 114.

première page, il se désigne comme « an obsolete empiricist » [15]. A ce titre, il pose à l'intérieur du réel la frontière entre le connu et l'inconnu : la connaissance serait extraite des réalités particulières. Aussi pour Veyne, l' « histoire » peut être « un récit d'événements *vrais* » : « du moment qu'on raconte des choses *vraies*, elle est satisfaite » ; elle les énonce « dans leur *naturel* » [16] ; etc. De quel puits sort donc cette « vérité » ? Car le « fait » résulte d'un découpage opéré en fonction de procédures d'analyse ; c'est une manière de poser ou d'épeler un sens conformément à un système d'interprétation. Mais comment Veyne se méfierait-il de l'idéologie qui commande sa *conception* du « fait » ou du « concret », puisqu'il renvoie *ad patres* l'examen des concepts [17] ? Aussi se donne-t-il tout de go la réalité et la vérité : « Pour un historien comme pour tout homme, ce qui est proprement réel, ce sont les individus » [18] — l'individualité étant par définition le réel auquel l'histoire accède et ce qui rend possible l'émergence des événements dans le discours [19]. Plus explicitement encore, il recourt à une « ontologie de la substance individuelle » [20]. Le rejet des problèmes conceptuels le conduit à une ontologie. Au niveau de la pratique, il se traduit par le privilège tout immédiat accordé aux micro-unités (« faits », « événements », « individus », etc.) sur les macro-unités (« société », « mentalité », « période », etc.), alors que fondamentalement les unes et les autres renvoient également au statut d'un découpage conceptuel.

Toute cette épistémologie semble s'organiser en fonction d'une série de dichotomies : concret/abstrait, contingent/nécessaire, phénomène/essence. Ces clivages reprennent sur des régimes différents la coupure entre le *vécu* et le *formel*, ou entre le *fait* et la *loi*. L'histoire se rangerait du côté du « vécu » et des « faits », pour cette raison qu'elle en parle. Les mots, dans ce secteur littéraire, donneraient les choses. Le langage entretiendrait un rapport d'adéquation (au moins partielle) avec son référent ; il en reproduirait les articulations [21] ; il pourrait donc apprivoiser le réel et devenir la transparence (bien que fragmentaire) de faits « vrais ».

On ne s'étonne pas que Veyne ramène sans cesse les questions actuelles de l'historiographie à de « vieux débats » [22]. En dernier ressort, cette philo-

15. VEYNE, p. 7.
16. VEYNE, pp. 22-24. C'est moi qui souligne.
17. « Le souhait fréquemment exprimé, de voir l'histoire définir précisément les concepts dont elle use, et l'affirmation que cette précision est la condition première de ses progrès futurs, sont un bel exemple de fausse méthodologie et de rigueur inutile » (VEYNE, p. 164). Veyne aurait au moins appris à se méfier des facilités qu'il se donne, s'il avait repris les analyses de Hegel sur le concept de *concret* ; mais il n'a que dédain (cf. p. 139) pour ce philosophe, qui est pourtant le postulat d'un siècle et demi de pensée historiographique.
18. VEYNE, p. 138.
19. Cf. VEYNE, p. 80 : « Les événements eux-mêmes... persistent à garder une individualité », etc.
20. Dans « Contestation de la sociologie », *op. cit.*, p. 13.
21. Sur cette porosité de langage par rapport à des « substances » qui « existent », cf. par exemple VEYNE, p. 138.
22. Dans son article « Contestation de la sociologie », il ramène ainsi les problèmes de la connaissance aux « vieux débats » discutés dans Leibniz (*op. cit.*, p. 22), saint Thomas d'Aquin (*ibid.*, p. 13), ou Aristote (*ibid.*, p. 12).

sophie du langage nous reconduit au vieil Aristote. Veyne n'affirme-t-il pas qu'en ce qui concerne la science « la réponse s'est précisée depuis les *Seconds Analytiques*, mais n'a essentiellement pas changé » [23] ? Il semble que ce texte fameux, cent fois commenté, permet au contraire de mesurer ce qui a « changé » depuis, à savoir le rapport même du langage à son référent. Aristote fonde la science sur ce qui nous est précisément devenu impensable, la possibilité d'un langage arrimé à une « intuition » qui « appréhende les principes », qui donc « est le principe de la science » et fonde ainsi une coïncidence originaire du savoir et de la vérité [24]. A postuler aujourd'hui une situation épistémologique de ce type, Paul Veyne fait fi de ce qui caractérise actuellement la construction du langage scientifique tout comme l'analyse scientifique du langage. Car, pour des raisons qui ne tiennent pas à des choix idéologiques personnels, mais aux conditions générales de la pratique du discours, l'hypothèse d'un langage de la *présence* est devenue nostalgique.

Le discours de l'histoire

A côté de cela, Veyne déclare que l'histoire est « nominaliste ». Lecteur insolent, je me permets de faire un tri entre les positions qu'il prend successivement, et je crois celle-ci plus conforme à son dessein. Je laisse donc de côté les disputes liées à une épistémologie ancienne du rapport sujet-objet. Du moins faut-il leur reconnaître le mérite d'avoir fourni à l'auteur l'écrin où il présente les merveilles « inventées » par son inlassable curiosité : tant de notations aiguës sur les problèmes historiques [25] ou les auteurs [26] les plus divers ; tant d'observations dues à ce regard d'une vigilante disponibilité aux choses et aux gens. Il y a du Montaigne chez Veyne. C'est ce qui séduit. Et non pas son épistémologie trop distante des procédures historiographiques et des analyses du langage pour être convaincante. Qu'est-ce donc, en effet, qu'une théorie, sinon l'articulation d'une pratique ? Et qu'est-ce qu'une épistémologie, sinon le discours qui élucide ce rapport ? L'intérêt de Veyne ne se tourne pas de côté-là.

Mais ses goûts et ses curiosités mêmes l'ont mené bien au-delà de l'appareil conceptuel qu'il doit à la postérité américaine ou germanique du criticisme allemand de la fin du XIXe siècle. Des questions singulièrement neuves et importantes émergent avec l'expérience qu'il a, lui, de l'histoire. Elles tournent

23. « Contestation de la sociologie », *op. cit.*, p. 5.
24. ARISTOTE, *Organon*, IV, *Seconds Analytiques*, II, 19, trad. Tricot, Paris, Vrin, 1947, pp. 241-247.
25. Au hasard, parmi tant de richesses, je citerai les notes sur la maladie de la toux au XVIe siècle (pp. 36-37), sur l'évergétisme (pp. 52-54) auquel Veyne a consacré un remarquable article (*Annales E.S.C.*, 1969, pp. 785 ss.), sur le slogan immémorial du « vieillissement du monde » (p. 141), sur le nationalisme hellénique (p. 159)), sur le dessin florentin (p. 277), etc.
26. Par exemple sur Panofsky (p. 137, note 21), sur M. Weber (pp. 173-175), etc.

autour de deux pôles : 1) l'historiographie est *un discours*, un « genre littéraire », organisé en forme d' « intrigue » et composé d'une série d' « épisodes » ; 2) la pratique historiographique renvoie à *un désir* de savoir, à une « curiosité », chez l'historien. « Récapitulons — dit-il — : l'histoire est une activité intellectuelle qui, à travers des formes littéraires consacrées, sert à des fins de simple curiosité »[27].

Si on le lit ainsi, et non plus dans la continuité de la scolastique issue de « vieux débats » sur l'objectivité ou la subjectivité de la connaissance historique, le livre s'éclaire. Paradoxalement, il rejoint à sa manière propre, la réflexion de R. Barthes ou de M. Foucault[28] lorsqu'ils abordent l'histoire comme un discours et, dans la ligne où M. Foucault travaille actuellement, comme une organisation textuelle articulée sur un « vouloir savoir » — sur le désir de savoir. Mais récusant (ou bien négligeant) l'élaboration théorique et méthodologique mise à sa disposition par ces œuvres, Paul Veyne parle, lui, à son propre compte, de « genre littéraire » et de « curiosité ».

Sous le premier aspect, il considère l'historiographie comme un « récit » et une « mise en scène »[29]. De cette « intrigue »[30], il privilégie « la nature littéraire »[31]. L'« explication » est d'ailleurs pour lui un ordre de l'exposé : « Ce qu'on nomme explication n'est guère que la manière qu'a le récit de s'organiser en une intrigue compréhensible »[32]. Et « le déroulement de l'intrigue » selon une ordonnance d'« épisodes » qui ont dans le récit la figure de « causes »[33] obéit à des règles. Il s'agit de « formes littéraires consacrées » dont la structure est donc isolable.

Cette perspective renvoie à l'analyse d'un discours propre — avec une discrétion peut-être narquoise, ou peut-être avec un dédain aristocratique pour le jargon technique, ou peut-être dans l'ignorance délicieuse de ce qui se fait à Paris (mais peut-on le supposer d'un lecteur tel que Veyne ?). Elle ouvre la porte à une sémiotique. Elle permet d'envisager comment ce

---

27. VEYNE, p. 103.

28. Roland BARTHES, « Le discours de l'histoire », *Social Science Information*, VI, 4, 1967, pp. 65-75 ; Id. « L'Effet de réel », *Communications*, n° 11, 1968, pp. 84-90 ; Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, chap. VII-X ; Id., *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969. Cf. aussi A. GREIMAS, *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1970, le chapitre « Histoire et Structure », pp. 103-116, ou les recherches de Julia KRISTEVA, *Sémiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, surtout le chapitre « La productivité dite texte », pp. 208-245. Veyne renvoie lui-même à Saussure (p. 142) et peut-être à Foucault (p. 164, où il récuse « les continuités trompeuses, les généalogies abusives »).

29. Cf. en particulier VEYNE, chap. VI, pp. 111 ss. L'histoire, dit-il, « demeure fondamentalement un récit » (p. 111). « Même une histoire économique comme celle du Front populaire par Sauvy demeure une intrigue qui met en scène des théorèmes sur la production » (p. 112).

30. Contrairement à ce que pense R. ARON (« Comment l'historien écrit l'épistémologie », *op. cit.*, p. 1320, note 3), je crois que le terme d'*intrigue* représente chez Veyne une élucidation de son propos par rapport à celui d'*itinéraire* par lui précédemment employé (dans *Annales*, 1969, pp. 785 ss.).

31. VEYNE, p. 272.

32. VEYNE, p. 111.

33. VEYNE, p. 115.

discours s'ordonne selon une rhétorique, comment y joue un code de vraisemblance, comment y interviennent des procédures d' « expansion » ou de « condensation » (A. J. Greimas) qui suspendent ou précipitent le temps référentiel [34], etc.

Veyne ne parle pas de tout cela. Il préfère les détours. Il défend son propos par une critique des concepts (les « causes », les « grandes lignes », les « cadres » d'une époque, etc.) et par une apologie du « détail » ou des « faits » en histoire. Il navigue entre deux eaux, comme s'il tenait des questions neuves, sans avoir le moyen de les traiter pour elles-mêmes. Il se contente donc de métaphoriser de vieilles positions, devenues les paraboles (mais aussi le camouflage) de son sujet, qui est le discours ou le « genre littéraire » historique. Il baroquise une épistémologie qui en fait lui est déjà étrangère.

Cette distorsion interne indique un moment de passage. Une épistémologie de transition se reconnaît à ce signe. Elle est accompagnée, comme *a mezza voce*, d'une suite d'allusions au « malheur » de l'historien (envers de son plaisir). Elle se définit surtout par l'incessante résurgence d'interrogations *différentes* des problématiques réemployées à leur service. Car Veyne est trop lucide, en face des *discours* économiques ou sociologiques, pour laisser échapper ses questions. Il tourne donc autour de Jéricho.

Le problème qu'il ouvre est fondamental. Il tient au fait que l'épistémologie, organisée hier dans un rapport à l' « objet » et au réel, reflue aujourd'hui sur le langage. L'histoire est la plus gravement atteinte par ce reflux, elle qui, au XIXe siècle, a pour une grande part pris le relais de la philosophie et prétendu donner le réel par la médiation de « faits historiques ». Cette accessibilité du réel grâce à une transparence (même partielle, même déformante) du discours historique n'apparaît plus pensable dès là que l'appareil technique historiographique *se donne* des postulats et des objets formels permettant la *production* des « œuvres » interprétatives ; que l'opération historique consiste en une *série de* « *transformations* » qui changent des textes ou des « pré-textes » (les documents) en d'autres textes (les ouvrages historiques) ; que le discours lui-même est définissable en termes de *règles* caractéristiques ; et que toute adéquation à un référent (le réel) est en histoire, comme dans le roman « réaliste », un « effet de réel », c'est-à-dire un mode d'énoncé propre à un genre littéraire [35]. On passe ainsi d'une réalité historique (l'Histoire, ou *Geschichte*) « reçue » dans un texte, à une réalité textuelle (l'historiographie, ou *Historie*) « produite » par une opération dont les normes sont à l'avance fixées.

Avec le risque d'être la victime de « modes » et de « sectes », je croirais que Veyne a tout proche de lui, avec Barthes, Foucault, Greimas, Kristeva ou Todorov, les cavernes d'Ali-Baba dont il détient le « Sésame, ouvre-toi »

---

34. Le récit va vite pour des temps où « il ne se passe rien », et s'étale pour raconter des « temps chauds ».

35. Cf. par exemple les analyses de Barthes sur « l'effet de réel », dans les articles cités ci-dessus.

et qui recèlent des « concepts » déjà proportionnés à ses questions. Et si ces cavernes sont trop parisiennes, il a des richesses analogues dans les jardins aixois de Granger, de Molino ou de Mounin.

Le désir de l'historien

Il introduit un problème plus neuf encore lorsqu'il se débarrasse des orthodoxies et des formalismes pour manifester son désir d'historien — ses curiosités et ses plaisirs. C'est une révolution que d'installer le plaisir comme critère et comme règle, là où ont régné tour à tour la « mission » et le fonctionnariat politiques de l'historien, puis la « vocation » mise au service d'une « vérité » sociale, enfin la loi technocratique des institutions du savoir. Par là, Veyne bouleverse une « discipline ».

Quand il récuse les « lois » qui habiliteraient l'histoire comme science, il s'en prend d'abord, me semble-t-il, à l'ascèse (faut-il dire : au jansénisme ?) depuis longtemps traditionnel dans l'enseignement universitaire. La trouée qu'il fait dans cette muraille de contraintes vise moins, en première instance, une épistémologie que l'éthique qui s'y trouve subrepticement investie. Il opère un déplacement de la loi vers le plaisir. La substitution de l' « intrigue » aux « causes », des « détails » aux « cadres » de l'histoire, ou des *items* (pistes transversales et thématiques) aux catégories et à l'ordre de la périodisation, finalement du « vécu » au « formel », permet dans son texte la possibilité d'un retour au *sujet* de l'histoire.

Il est clair que ce « retour du refoulé » renverse toute une épistémologie de l'histoire. Certes il est ici figuré et pratiqué plus que théorisé. Par exemple, la « libération » du sujet s'affirme par le détour du tri opéré entre deux formes de conceptualisation : aux macro-unités (mentalité, siècle, structures économiques, etc.), Veyne préfère les micro-unités (événements, faits, etc.), alors que les unes et les autres, au niveau où il se place pour en traiter, posent les même problèmes. Mais l'effritement de l' « histoire » en une poussière de faits, de détails, et donc aussi de décisions subjectives, a pour fonction indirecte de renvoyer au sujet historien. Ce morcellement indéfini, encore désigné dans les termes d'une épistémologie traditionnelle, est déjà la métaphore dont Veyne se sert pour réintroduire le destinateur dans l'analyse du texte historiographique. Par cette voie, il fait resurgir le rapport de la narrativité au *je* locuteur.

On peut constater, chez les historiens récents, que cette résurrection du *je* dans le discours historique s'amorce avec l'importance grandissante, mais encore additionnelle, accordée à l'*histoire du sujet*-historien : les *Préfaces*, en extension, s'articulent sur l'*histoire de l'objet* étudié et précisent la place du locuteur [36]. Ce n'est qu'une tendance, limitée par les règles imposées à la

36. Cf. par exemple la *Préface* d'Emmanuel Le Roy Ladurie aux *Paysans de Languedoc*, Sevpen, 1966), et surtout la *Préface* et l'*Introduction* dans lesquelles Pierre Vilar

thèse. Mais, finalement, la pression dont Veyne se fait le témoin vise à briser ce que Barthes analyse justement comme une « censure de l'énonciation » par un « reflux massif du discours vers l'énoncé et même (dans le cas de l'historien) vers le référent : personne n'est là pour assumer l'énoncé » [37].

Sous ce biais, l' « objectivité » du discours historique apparaît comme une « carence des signes de l'énonçant ». Elle est le produit de ce qu'on pourrait appeler « l'illusion référentielle » (« puisqu'ici l'historien prétend laisser le référent parler tout seul ») [38]. Paul Veyne change donc une structure narrative lorsqu'il ébranle les colonnes d'une méthodologie « objective » pour faire place à l'énonçant. Marquée par une conceptualisation hétérogène, son interrogation concerne l'énonciation, c'est-à-dire ce que, depuis Ch. S. Peirce, la sémiotique se met à analyser comme la capacité qu'a le sujet d'assumer des énoncés. Un certain nombre de recherches actuelles ont pris ce chemin. Partant des systèmes signifiants, elles s'orientent vers les pratiques signifiantes. Elles espèrent articuler les problématiques de la « communication » (caractéristiques de la première perspective) sur celles de la « production ». Ou, plus précisément, elles considèrent les rapports qu'entretient avec le sujet de l'énoncé le sujet de l'énonciation [39].

L'irruption de Veyne nous entraîne plus loin encore. Elle vise à mettre en scène le plaisir de l'historien. Certes, ici encore, ses aphorismes et ses diktats idéologiques obéissent à une balistique compliquée. Par exemple, il y est immédiatement question de subjectivité : « Toute historiographie, dit-il, est subjective » [40]. Mais, sur le fond de l'ensemble de l'ouvrage, je ne peux pas entendre ces affirmations (une fois de plus péremptoires) comme un versement de la réalité au compte du sujet *connaissant*. Toute la panoplie aristotélicienne et germano-américaine de Veyne ne m'en convaincra pas. Ce qui s'annonce plutôt, je crois, c'est la subversion d'une problématique du savoir par une problématique du désir et de son rapport au texte; c'est la substitution d'une science du sujet à la science de l'homme-objet.

« Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet » [41]. Lacan a proposé la théorie de ce renversement dont le sentiment se manifeste déjà ici. Et, tout compte fait lorsqu'il parle de « curiosité », lorsqu'il évite le vocabulaire freudien, il énonce mieux « la question du sujet » que ne le font certains discours prétendant

---

situe son itinéraire méthodologique et son expérience de l'Espagne contemporaine par rapport à quatre siècles d'histoire, dans *La Catalogne dans l'Espagne moderne*, Paris, Sevpen, 1962, pp. 11-165.

37. R. Barthes, « Le Discours de l'histoire », *op. cit.*, p. 71.

38. *Ibid.*, p. 69.

39. Cf. le numéro spécial de *Langages* (composé par Tzvetan Todorov), nº 17, mars 1970, « L'Énonciation » ; les études de J. Kristeva, *op. cit.*, ou « Sémanalyse et production de sens », dans A. J. Greimas (éd.), *Essais de sémiotique poétique*, Larousse, 1972, pp. 207-234. Plusieurs recherches en ce sens concernant le discours historique, telle l'étude sur le problème de l'énonciation entreprise par Guy Le Gaufey sous la direction de A. J. Greimas.

40. Veyne, p. 26. Cf. p. 52 : « Notre découpage du ciel est subjectif » ; etc.

41. Jacques Lacan, *Écrits*, 1966, p. 859, une des propositions centrales de ce texte majeur qu'est « La science et la vérité », *op. cit.*, pp. 855-877.

exhumer, avec le vocabulaire de la psychanalyse, une positivité intemporelle et silencieuse qu'ils appellent encore l'*inconscient* et dont ils font l'*objet* d'un savoir. Veyne a plus de pudeur et plus d'honnêteté. Mais la référence à une « curiosité » ne suffit pas à montrer comment l'historiographie forme le texte du désir qui se constitue dans un rapport ambivalent avec l'autre, réitéré sous la figure du passé ou de l'étranger. Encore moins peut-on supposer que les faits singuliers manifestent mieux ce désir que les catégories générales, ou que le désir est identifiable à l'individu, qui le représente sur le mode du leurre.

Si, malgré une conjonction dans les problèmes qu'il pose, Veyne se tient à une grande distance des analyses qui traitent de ses questions mêmes, c'est en grande partie parce qu'il parle en historien. Il vient de quelque part — l'histoire. Il décrit comment les problématiques se déplacent à l'intérieur même du champ qu'ignorent trop ceux qui, sémioticiens ou psychanalystes, les élucident pour elles-mêmes et par ailleurs. Son texte raconte les mouvements qui se produisent en ce terrain-là, et tels qu'ils apparaissent dans le lexique du milieu. Aussi désigne-t-il le déchirement d'une épistémologie, mais avec les fragments qu'elle laisse en disparaissant.

En plaçant sa propre pensée, tout comme l'histoire, sous le signe du nominalisme, Veyne utilise encore une métaphore, mais elle est très précise. Elle indique la fin d'une réflexion organisée par une relation à des « objets » réels, et la nécessité d'analyser l'historiographie comme un discours articulé sur d'autres discours, à l'intérieur du système du langage. Toute une historiographie s'est constituée sur le mode : « Moi, le passé, je parle ». Veyne l'oriente vers les transformations d'organisations textuelles où parle le désir de savoir.

Mais, au terme, les questions importantes restent en suspens. Quelle sera la connexion entre ce traitement du *discours* et, d'autre part, les *pratiques* déterminées par les institutions techniques d'une discipline ? En quoi une épistémologie ainsi définie modifiera-t-elle les procédures et l'écriture, en somme la production historiographique ?

Michel de CERTEAU.
Paris.